

NOËL TURO

NOUVELLE
AURORE

Tome 2

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-754-0

Dépôt légal : août 2025

*« La souplesse du cœur est de pouvoir souffrir,
À force, on s'habitue... enfin, peut-être... »*

Préface

« Souffles d'histoires et de poésies »

Je suis né le vingt-cinq décembre 1951 à Agen, j'habite à Saint-Robert dans le Lot-et-Garonne.

Lorsque j'étais adolescent, je me dépêchais de finir mes devoirs pour écrire des poèmes, simplement en regardant par la fenêtre de ma chambre... Un gros chêne, que j'avais surnommé « Le vieux sage », bordait la maison. Selon les saisons, il revoyait ses couleurs, et son feuillage me saluait au gré du vent. Je traduisais en vers sur un cahier d'écolier les tableaux de la nature. Ce qui m'a fait écrire plus tard : « Je sombre, je me noie, ne me secourez point !... Car c'est de mon plein gré que, dans la poésie, je plonge !... »

Ces balbutiements poétiques figurent dans mon recueil de poésies *Voir et entendre*. Puis, étant parvenu à l'âge où l'on se met en retrait de la vie active, l'envie d'écrire un roman a germé lentement... L'intention est simple et facile, mais trouver le sujet l'est beaucoup moins.

Est-ce héréditaire ? Car dans ma famille, cela fait plusieurs générations que l'on aime s'évader par la plume. Un roman, on l'écrit dans sa tête, sans le savoir. Il est là, il enregistre ce que l'on voit, ce que l'on entend, il nous amène à mieux nous connaître nous-mêmes. Il est à l'écoute de notre sensibilité, le côté sentimental ou aventurier. Il identifie nos goûts, nos préférences, mais surtout, il enregistre les souvenirs, les accumule jusqu'à constituer une histoire, le début d'un roman qui s'enchaîne.

C'est ainsi que *Nouvelle aurore*, qui s'inspire des réalités de la vie, est né...

Mon grand-père maternel et mon père répondaient à mes questions sur les deux guerres mondiales qui avaient englouti leur jeunesse, leurs vingt ans, l'âge où l'on est censé découvrir la vie. Ils m'ont raconté leurs ressentis en retrouvant la paix dont ils rêvaient, avec ses joies et ses déceptions.

Des personnages tels que « les frangins » ont bien existé, Charles était mon grand-père, et Arsène, son frère. Originaires d'Agen, ils ont fait la guerre de 14-18 et étaient à Salonique sur des fronts différents. Ils se sont retrouvés en prenant le bateau pour rentrer en France. J'ai eu la chance que les correspondances de cette époque

soient parfaitement conservées. C'était très émouvant d'avoir leurs écrits qui avaient plus de cent ans entre les mains.

J'ai pu suivre les campagnes de la guerre 39-45 de mon père grâce à un journal de guerre qu'il tenait et qu'il avait sur lui en permanence. La mobilisation avait transformé en soldat le jeune berger qu'il était dans les Pyrénées. Souvent, nous partions tous les deux dans la campagne, il me parlait des montagnes enneigées, des torrents à la fonte des neiges ou des isards qui couraient entre les rochers vers les sommets.

La famille de ma mère, « Tancredi », est native d'un petit village en Corse du Sud, « Coggia », que j'affectionne particulièrement, où nous nous évadons régulièrement en famille.

Ses environs sont comme je les ai décrits dans mon roman. La contemplation de ses panoramas reste figée dans la mémoire, et on aimerait que les murs puissent parler. Est-ce l'appel des racines du passé ?

L'ensemble constitue une source d'inspiration inépuisable... Puis vient l'imagination, toujours influencée par les imprévus de la vie, qui exprime ce que l'inconscient souhaite dire.

Voici enfin la *Nouvelle aurore*, c'est à eux que je la dois, ils sont avec moi lorsque j'écris.

Noël Turo

1. Retour à la réalité...

Charles a mal dormi, il pense à son père, il a l'impression de sortir d'un rêve, le rideau est tombé comme un couperet, face à la réalité, avec un sentiment d'impuissance. Le voyage de noces est terminé, il faut quitter Coggia et rentrer d'urgence sur le continent. Xavière tente de le réconforter en lui faisant remarquer qu'il faut garder espoir et faire confiance aux médecins...

Faire les valises dans ces conditions-là n'est pas une partie de plaisir, avec délicatesse, ils ont expliqué à Louis pourquoi ils doivent repartir sur le continent.

Ce soir, à vingt heures, ils prendront le bateau à Ajaccio, puis demain matin en début de matinée, le train en direction d'Agen à la gare Saint-Charles. Arsène a été prévenu de leur arrivée, à dix-sept heures.

En arrivant au port, la mer ne donne pas envie de prendre le bateau... Des vagues de plusieurs mètres viennent violemment s'échouer sur le quai.

Louis, qui est impressionné, commente :

— Tu vois, Papa, la mer n'est pas contente que nous partions, elle est en colère. Elle nous prive de l'aquarelle, ce soir.

— Tu as raison mon fils, elle était plus accueillante en arrivant. Mais ne t'inquiète pas, nous reviendrons.

— Je sais Papa.

Il est huit heures lorsqu'ils débarquent à Marseille. La nuit a été mouvementée, le bateau qui naviguait face à de fortes bourrasques de vent tanguait de droite à gauche, la mer s'est calmée en fin de nuit et leur a permis de dormir un peu.

Gare Saint-Charles, les voici maintenant dans le train, plus apaisant que le bateau, où les voyageurs contemplent le paysage et se laissent bercer par le rythme indolent au fil des rails, jusqu'à leur destination finale...

Quelques minutes avant dix-sept heures, Charles est réveillé par l'annonce du chef de gare :

— Agen ! Dix minutes d'arrêt, les voyageurs à destination d'Agen descendent de voiture. Prochain arrêt : Bordeaux.

Quelques minutes plus tard, la voiture neuve, ou plutôt la fourgonnette d'Arsène, garée devant la gare les attend. La première question de Charles concerne l'état de santé de leur père :

— Bonjour, frangin ! Alors, tu as des nouvelles ?

— J'ai essayé de le voir cet après-midi, il est sorti du bloc opératoire depuis dimanche soir assez tard, il est encore en observation.

— Ce n'est peut-être pas bon signe ! Cela fait deux jours, depuis dimanche soir.

— Je ne sais plus quoi penser... je suis un peu perdu.

— Par contre, il y a un truc qui me démange depuis que tu m'as téléphoné... j'ai envie ou besoin de m'occuper de ce type qui dégaîne le couteau facilement...

— Entièrement d'accord !

Pendant qu'ils discutaient, ils ont pris la route et sont déjà à mi-chemin vers Saint-Robert.

Xavière a suivi la conversation :

— Moi, à votre place, je n'en ferais rien, laissez faire les gendarmes !

— Oui, mais on peut les aider un peu pour accélérer les recherches... répond Charles.

— Je pense qu'il voudra repartir à Paris, pour le retrouver dans la capitale, c'est fichu d'avance ! ajoute Arsène.

— Ne t'inquiète pas, Xavière, nous ferons attention.

— De toute façon, je pense que vous avez déjà décidé.

— Je crois que oui ! dit Charles, pendant qu'Arsène acquiesce d'un signe de tête.

Arrivés à la maison de la famille Manet, l'ambiance est triste. Jeanne et Madeleine sont assises l'une en face de l'autre, à la table de la cuisine en équeutant des haricots verts dans un silence qui en dit long. Lorsque Charles s'apprête à faire la bise à sa mère, elle s'écroule en larmes dans les bras de son fils :

— Mon Dieu ! Pourquoi ? Que nous arrive-t-il ? Votre pauvre père...

Charles cherche des mots, dont lui-même aurait besoin pour réconforter sa mère :

— Courage, Maman ! Il est entre de bonnes mains, nous allons t'amener le voir dès que possible.

— Nous n'avons pas le droit de le voir.

— C'est pour son bien, il faut qu'il se repose.

Xavière, compatissante, se rapproche de sa belle-mère, la serre dans ses bras avec les yeux humides :

— Courage, Madeleine !

— Merci, ma belle.

Avant de manger, les vacanciers de retour vont rendre visite aux parents de Xavière, qui sont affligés de ce qui est arrivé à Joseph. Ils prennent le temps de raconter leurs vacances, les péripéties de l'affrontement entre Dominique et Ghjacumu, qui n'a pas l'air d'étonner Paolo.

Puis, lentement, la nuit se déploie, et tout le monde s'endort, en essayant de chasser les pensées négatives.

Lorsque la famille se retrouve au petit-déjeuner, difficile de savoir si la nuit a porté conseil, mais toujours est-il que Charles et Arsène n'ont pas changé d'avis. Ils ont l'intention de tenter d'intercepter « le gars au couteau ».

Ils sont sur le point de se lever de table lorsque quelqu'un frappe à la porte. Jeanne ouvre. Il s'agit de Paolo, qui rentre dans la pièce en faisant un bonjour collectif :

— Bonjour à tous ! Je venais voir les frangins.

— Oui ! Nous sommes là... Il y a un problème ?

— Je peux vous parler ?

Cela veut dire : « Je peux vous parler seuls dehors ? »

Xavière, qui connaît son père et les réactions insulaires héréditaires, a compris quels sont les motifs de sa visite.

Arsène et Charles sont intrigués :

— Oui ! Si tu veux, nous pouvons parler dehors.

Ils se retrouvent donc à l'extérieur, sous les regards étonnés et interrogateurs de Madeleine et Jeanne. Xavière ne peut s'empêcher d'exprimer tout haut le fond de sa pensée :

— Cela ne promet rien de bon.

Paolo paraît déterminé sur un sujet précis :

— J'ai pensé à Joseph, ce qui lui est arrivé. J'ai une seule question à vous poser : « Vous allez rester là, tranquilles, pendant que votre père se bat contre la mort à cause d'un fou ? »

Arsène est surpris par cette question, Charles n'est pas étonné car, suite à son séjour en Corse, il a pu cerner l'esprit local assoiffé de justice et surtout prêt à la faire soi-même.

Arsène répond clairement :

— Nous avons prévu d'aller ce matin à Agen, vers la gare. S'il veut partir d'Agen, ils seront faciles à reconnaître avec Emma.

— Je vais avec vous ! Nous prendrons ma voiture, elle passe plus inaperçue. J'emporte du matériel.

— Quel matériel ? demande Charles.

— La gomme à effacer le sourire !

— C'est quoi ça ?

— A pistola ! « A bocca negru. »

— Tu peux traduire ?

— Un pistolet ! Chez nous, quand tu l'as devant les yeux, tu ne vois plus que « la bouche noire du canon » et tu n'as plus envie de sourire.

Charles s'interpose :

— Doucement, on ne va pas à Agen pour faire une exécution !...

— Non, mais ça peut aider à convaincre, quand on a des points de vue différents...

— Il n'a pas tort... Moi, je suis d'accord ! dit Arsène.

— Moi aussi ! Mais il faudrait rester discret, surtout par rapport à Maman et à Jeanne. Xavière a compris nos intentions.

— Bon, on se prépare, et je vous attends avec ma voiture devant l'église.

Ils sont sur le point de se séparer, lorsqu'Hector arrive :

— Qu'est-ce que vous complotez tous les trois ?

— Rien du tout ! répond Arsène, sur un ton peu crédible.

— Vous vous fichez de moi là, vous avez l'air de tenir un conseil de guerre !

Paolo s'approche d'Hector et lui explique ce qu'ils ont l'intention de faire. Sans hésiter, il répond :

— Moi, c'est ma belle-sœur, je ne peux pas la laisser avec ce cinglé ! Je viens avec vous !

— Devant l'église, dès que vous êtes prêts !

Une heure plus tard, Paolo est prêt à partir, le moteur ronronne, il ne manque plus qu'Hector... Ce dernier arrive en pressant le pas, il prend place à l'arrière à côté de Charles, qui sent quelque chose de dur à travers la veste d'Hector...

— Toi aussi, tu emportes du matériel ?

— Non, pas du tout...

— Tu as quelque chose dans ta veste, je pense savoir ce que c'est...